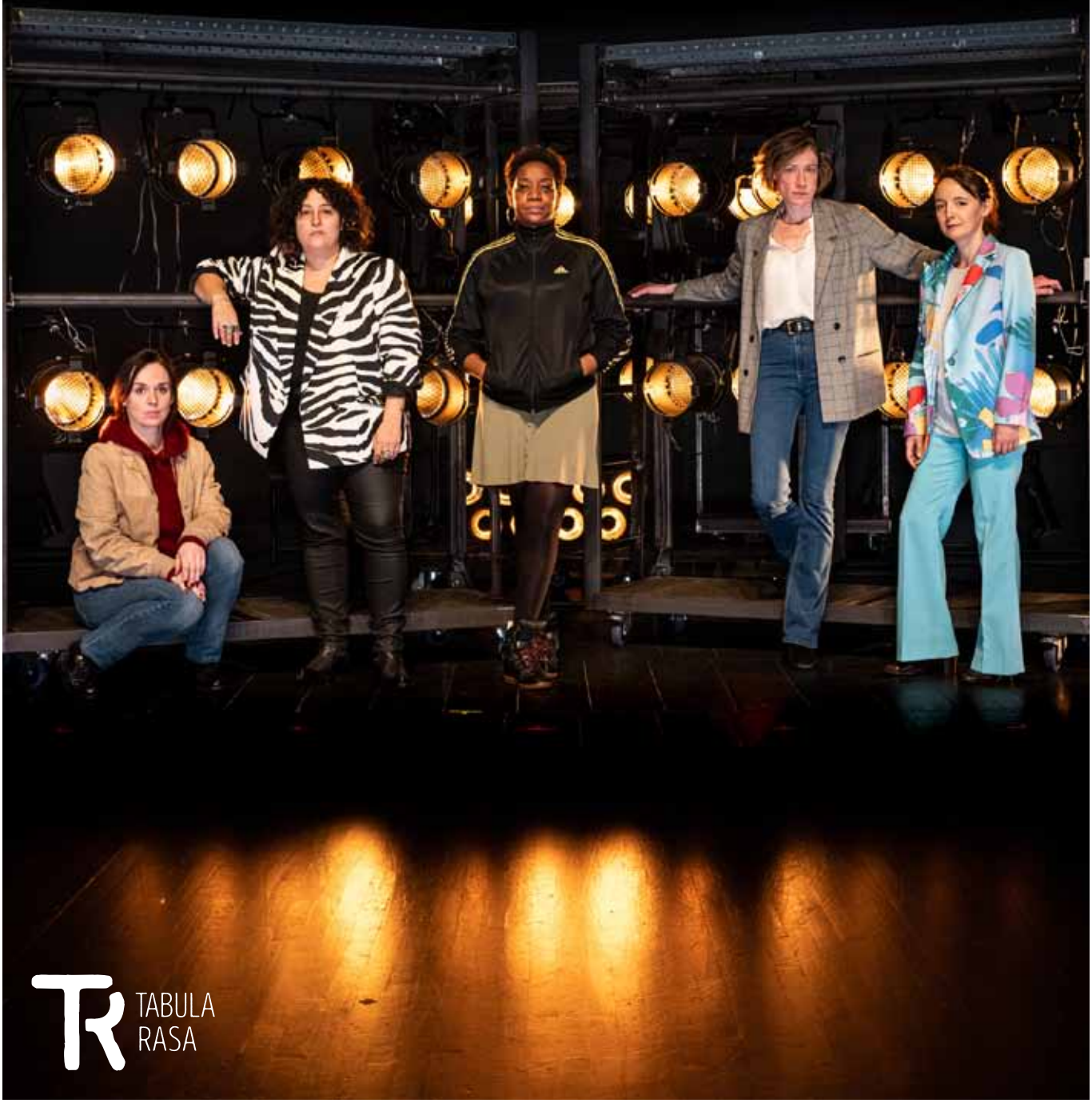
Revue de presse

J'ACCUSE

[France]

Texte **Annick Lefebvre**
Mise en scène **Sébastien Bournac**



TABULA RASA

©François Passerini

REVUE DE PRESSE

RAMDAM n°155 (mars/avril 2022)

Entretien réalisé par Sarah Jourdren

Ramdam

INVITÉE

ANNICK LEFEBVRE

© Julie Artacho

Depuis 2015, *J'accuse* met en scène cinq femmes qui prennent la parole pour dire une société qui les tue. Il y a la fille qui implose, la fille qui agresse, celle qui intègre et celle qui adule, et puis la fille qui aime. Cinq voix qui portent en elles l'ADN de notre époque, explorent les marges et les bouleversements de nos mondes. La Québécoise Annick Lefebvre est l'autrice de ce texte qu'elle adapte pour la troisième – et dernière – fois : après la version originale québécoise et un détour par la Belgique en 2017, *J'accuse [France]* débarque à Toulouse à l'invitation du Sorano et de Sébastien Bournac, qui en signe la mise en scène… et ça promet d'être piquant.

page 6 ramdam

LE-FEVRE

« JE VEUX ÊTRE SOLDAT DU FÉMINISME »

Pourquoi adaptez-vous ce texte aux pays dans lesquels il est joué ?

Je n'accepterais jamais de faire une adaptation d'un autre de mes textes sous prétexte qu'il y a des choses qu'on pourrait ne pas comprendre, qui ne sont pas évidentes. Ici, on reprend les mêmes personnages, la même quête. Mais comme ça jouait vraiment sur beaucoup de références, comme le projet de départ est vraiment de décortiquer l'ADN d'une société (en l'occurrence le Québec de 2015), j'ai accepté de l'adapter. Dans ce processus, il y a des choses qui me dépassent, des réseaux de sens que je maîtrise sur le coup, mais sans savoir à l'avance si ce sont les bonnes références. Je me repose donc beaucoup sur le jugement des équipes sur place.

Comment avez-vous travaillé à cette réécriture pour la version française ?

J'ai d'abord fait une espèce de parcours touristique de base pour voir ce qui s'offre à toi quand tu débarques quelque part. Qu'est-ce qu'on te dit de faire, de quoi on te parle dans les guides de voyage… Ensuite, j'ai fait des rencontres, je suis allée écrire dans des cafés, quand c'était encore possible. J'ai essayé d'être une éponge. À chaque rencontre, j'ai posé des questions, j'ai accumulé des expériences de personnes différentes pour me faire un portrait global. J'écoute aussi des trucs de culture populaire, je regarde la télé. Je veux voir ce que font les gens quand ils rentrent du boulot à 19 h, quel est leur mode de vie, quels sont les points de tensions sociales.

Au-delà du contexte, adaptez-vous aussi la langue ?

Au départ, je réécris l'histoire avec mes expressions. Et dans la dernière étape, je cherche les bonnes références, j'adapte le vocabulaire. Cette étape est vraiment laborieuse. Je suis une autrice qui ne sait jamais vraiment d'avance où elle va au niveau du sens. J'aime jouer avec le vocabulaire, tordre les expressions pour créer une espèce de spirale, c'est comme ça que je travaille. Sauf que là, je me rends compte que j'ai moins d'expressions dans ma banque française. Le défi est là : j'ai un moins gros coffre à outils. J'ai toujours l'impression d'écrire la même chose, ça me trouble !

Après trois versions, est-ce qu'une forme d'universalité se dessine ?

Oui, des grandes lignes se dégagent. On est dans des sociétés qui ont des points communs. Tout le monde a un enjeu par rapport à la langue, à l'immigration. Tout le monde vit dans un contexte sociopolitique complexe, dans des sociétés divisées, individualistes. C'est un gros paquet de clichés tout ça, mais je pense que tout le monde est pris dans une spirale sociale qui avale, avec une classe moyenne de plus en plus pauvre, des gens surmenés, surtout les femmes parce qu'on n'est vraiment pas encore sorties d'une charge mentale assez oppressante… C'est aussi ça qui fait qu'à la base, je pensais que c'était possible d'adapter la pièce. Je pense que je n'aurais pas pu débarquer avec ces personnages et faire *J'accuse [Ouagadougou]*. Ça aurait été trop ailleurs, ça n'aurait pas tenu la route. Même si je réécris beaucoup la pièce chaque fois, ces axes deviennent universels dans des sociétés qui se ressemblent, sont construites sur le même moule.

Qu'est-ce qui ressort finalement de cette version française ?

Elle arrive quand même dans un contexte d'après pandémie/encore dans la pandémie. Sébastien [Bournac, le metteur en scène, NDLR] m'a dit : « Moi je ne veux pas qu'il y ait le mot Covid dans ce spectacle, je n'en suis pas capable. » J'étais assez d'accord. Sauf qu'au niveau social, ça change quand même le contexte. Sans le nommer, pour ces personnages qui sont vraiment à fleur de peau, c'est la goutte qui fait déborder leur

page 9 Rondin

LE-FEBVRE AN-NICK LE-FEBVRE

vase, c'est pour ça qu'ils prennent la parole. Je pense que ça a décuplé leur urgence. Ils sont encore moins sûrs d'eux-mêmes. Il y a comme une conscience/inconscience qu'ils sont à la croisée des chemins. On pose aussi la question de comment se réparer, comment avancer malgré tout.

Ces femmes qui prennent la parole sont pourtant loin d'être des modèles de vertu. La fille qui agresse, par exemple, peut même être franchement déplaisante…

C'est une fille relativement de droite, elle a ramé vraiment très fort pour avoir une petite entreprise, pour en être la patronne, mais pour au fond finalement tout faire et s'éreinter à l'ouvrage. C'est cet épuisement qui lui fait dire des choses horribles. Ce qui est important avec ce personnage, c'est qu'il y en a beaucoup, des gens comme ça. Au théâtre, ce sont souvent les méchants de service ou ceux dont on se moque. Mais moi j'ai une famille ; dans tous les dîners de Noël, il y a quelqu'un qui peut nous tenir des propos comme ça. Mon but, c'est de voir quel est le chemin qui peut nous mener à tant d'indélicatesse, à la haine des autres. Ce n'est pas pour l'excuser, mais comme tous les autres personnages, elle se situe dans une zone où personne n'est irréprochable.

Dès la première version en 2015 – avant la vague #Metoo, donc –, vous décortiquez certes la société mais c'est aux femmes que vous avez choisi de donner la parole… Pourquoi ?

C'était comme instinctif, j'ai pas pensé à mettre des hommes ! Probablement parce que je trouvais qu'il y avait peu de matière intéressante au théâtre pour les comédiennes de ma génération. Même si on était de plus en plus d'autrices, il y avait encore beaucoup de rôles assez stéréotypés, ou plutôt secondaires. Peut-être aussi que de façon souterraine, je trouvais qu'on avait une place à prendre, une parole à libérer. Cette parole-là, elle s'est libérée depuis. Au Québec, le spectacle en 2015 n'était jamais analysé sous un angle féministe. Le théâtre ne voulait pas faire la com sous cet angle, le metteur en scène avait même choisi une équipe de concepteurs masculins pour faire contrepoids au texte. Quand on a repris en 2017 le même spectacle, dans le même théâtre, la réception critique a été totalement différente : tout à coup, on disait que le texte s'incluait dans une lignée de théâtre féministe qui avait existé au Québec dans les années 1970-1980.

La question féministe a-t-elle pris plus de place dans les deux autres versions ?

En Belgique, en 2017, pas tant que ça. C'était difficile à saisir, la Belgique : quand je leur posais des questions sur leur identité propre, ils étaient souvent dans l'idée que beaucoup de personnalités belges étaient françaises. La culture belge du coup, à part Tintin et les frites… J'avais du mal à savoir qui étaient les figures militantes féminines belges. En revanche, quand j'arrive dans la France de 2022, ça devient un incontournable. Même dans le milieu du théâtre, actuellement, il y a un #Metoo théâtre. Je me suis demandé comment être solidaire de ce mouvement : en écrivant cette pièce, je n'ai pas d'autre choix que de prendre position. J'ai envie de prendre position. Je veux être soldat de ces mouvements.

Propos recueillis par Sarah Jourdren

***J'accuse* [France], du 15 au 24 mars, Théâtre-delaCité, Toulouse.**
29 et 30 mars, Le Parvis, Tarbes.
Du 6 au 8 avril, Théâtre de l'Archipel, Perpignan.
13 et 14 avril, Théâtre Jean Vilar, Montpellier.

REVUE DE PRESSE

la terrasse

LA TERRASSE n°297

21 février 2022 ,*par Manuel Piolat Soleymat*

Suite à une commande de Sébastien Bournac, l'autrice québécoise Annick Lefebvre a écrit une version française de *J'accuse*, texte à l'humour cinglant créé à Montréal en 2015. Cette nouvelle version est aujourd'hui mise en scène à Toulouse avec Astrid Bayiha, Agathe Molière, Julie Moulier, Clémentine Verdier et Jennie-Anne Walker.

L'idée initiale d'Annick Lefebvre, lorsqu'elle a écrit son premier J'accuse, était de décortiquer l'ADN du Québec en donnant la parole à des femmes. Après une version belge créée en 2017, c'est à présent sur la France que l'autrice porte son regard incisif en présentant cinq citoyennes françaises poussant un cri de révolte. « À travers ces cinq figures de femmes, déclare Sébastien Bournac, Annick Lefebvre nous fait découvrir cinq points de vue qui reflètent la diversité qui compose notre société. » Des points de vue qui « racontent nos vies, nos rires, nos espoirs, nos solitudes », poursuit le metteur en scène, « et s'élèvent contre les systèmes qui oppressent, les idées qui enferment, contre une spirale sociale qui avale tout. »

REVUE DE PRESSE

L'ART VUES N°65

Février-mars 2022

J'accuse

AU THÉÂTRE DE LA CITÉ À TOULOUSE

Née de la rencontre entre le metteur en scène Sébastien Bournac et l'autrice Annick Lefebvre, *J'accuse* est la version française d'une pièce déjà montée au Québec. Sur scène, cinq actrices prennent la parole comme elles pourraient prendre les armes. Tour à tour, elles exposent leur réalité quotidienne entravée de préjugés, du racisme, d'injustices sociales, de l'inertie des dirigeants ou encore de l'oppression du système. Dangereusement, courageusement, elles révèlent l'état de la société française à travers le regard d'une auteure québécoise. Un spectacle entre amour et haine, en prise directe avec la réalité, notre réalité.

Du 15 au 24 mars, au Théâtre de la Cité.
Centre dramatique national de Toulouse.
Tél. 05 34 45 05 05. theatre-cite.com

REVUE DE PRESSE

JOURNAL DU THÉÂTREDELACITÉ

Février/mars 2022

Vous avez créé* J'accuse *au Québec en 2015 : cinq monologues de femmes à l'énergie explosive. Une parole viscérale et mordante née de vos observations et de vos rencontres, ainsi que de votre envie de donner des rôles différents aux femmes de votre génération que vous trouviez sous-employées. Vous avez déjà réécrit ce texte pour la Belgique et vous le faites aujourd'hui pour la France à la demande de Sébastien Bournac. Pouvez-vous nous raconter comment s'est faite cette demande et quel travail spécifique d'écriture cela a représenté pour vous ?

ANNICK LEFEBVRE - Sébastien Bournac avait vu la pièce au Québec, il avait été interpelé par l'énergie qui s'en dégageait et nous avons commencé à correspondre. Nous avons ensuite profité d'un moment où nous travaillions tous deux à Bruxelles pour nous rencontrer. Lorsqu'il a vu que j'adaptais *J'accuse* pour la Belgique, il m'a proposé de le faire pour la France. La pièce étant pleine de références et très en prise sur la société dans laquelle elle se déroule, j'étais alors en train de prendre la mesure du fait que bien au-delà d'une adaptation, c'était en réalité d'une véritable réécriture qu'il s'agissait, mais j'ai accepté. Nous nous sommes revus au gré de mes passages en France et chaque fois notre désir de collaborer s'accentuait.

C'est une expérience étonnante que de s'adapter soi-même et dans sa propre langue… Mes personnages sont des archétypes, ils portent sur leurs épaules un certain nombre de clichés attachés à la société dans laquelle ils vivent. Pour trouver les bons personnages qui activent chez les spectateur·rice·s les questionnements et les émotions que je souhaite amener, il faut donc leur trouver le métier, la situation sociale et les références culturelles correspondants. Cela est passé pour moi par de nombreuses rencontres et une importante documentation, ainsi que plusieurs périodes de résidence d'écriture en France. L'exercice a été d'autant plus difficile que la pandémie et ses conséquences ont modifié de nombreux repères : depuis plusieurs mois, tout semble pouvoir devenir obsolète d'une semaine sur l'autre. Je me suis aussi appuyée, lors du dernier sprint des répétitions, sur le travail au plateau avec les comédiennes : ensemble, nous avons cherché des zones de tension, de contradiction et d'audace que je n'aurais pas pu porter seule. Ce qui est un peu vertigineux, c'est qu'aujourd'hui, lorsque je relis la version belge, il y a certaines références qui leur appartiennent et dont je n'ai plus le souvenir de tous les tenants et aboutissants. Je me dis que ce sera sans doute la même chose avec la version française, que ça va me dépasser. Je ne pourrai déjà pas savoir vraiment si les références et les personnages fonctionnent avant de les voir avec le public. D'habitude, lorsque j'écris, c'est pour aller toucher chez le·la spectateur·rice ce qui me touche moi, mais là, paradoxalement, j'aurai vraiment réussi le projet si je me sens un peu en décalage avec la salle, si les gens rient plus que moi, sont plus touchés que moi.

REVUE DE PRESSE

LE BRIGADIER N°49

mars 2022, *Entretien réalisé par Jérôme Provençal*

LE BRIGADIER

#PROCÈS-VERBAL

Propos recueillis par Jérôme Provençal
Photos © Julie Artacho

ANNICK LEFEBVRE

FRACAS FÉMININS

Présenté en création par le théâtre Sorano au ThéâtredelaCité, dans une version française inédite, mise en scène par Sébastien Bournac, *J'accuse* fait jaillir sur scène les voix de cinq femmes en colère, aux personnalités et aux trajectoires différentes. Toutes sont déterminées à se faire entendre, coûte que coûte, et à bousculer le cours des choses. Rencontre avec l'autrice de ce texte virulent, la dramaturge québécoise Annick Lefebvre.

J'accuse est la deuxième pièce de théâtre que vous avez écrite. De quel(s) désir(s) est-elle née?
Le projet a été impulsé en 2013 à Montréal. Le désir directeur principal consistait à mettre en scène des femmes de ma génération à travers des personnages complexes et contradictoires. Même si de plus en plus d'autrices s'exprimaient, les personnages féminins me semblaient encore trop souvent superficiels ou de simples faire-valoir des personnages masculins. J'avais vraiment envie de renverser ce mécanisme. En outre, je tenais à donner la parole à des personnes appartenant à des catégories sociales – notamment les classes moyennes – peu représentées au théâtre.

Intensément remué par la pièce, dans sa version originale québécoise, qu'il avait pu découvrir au moment de la création à Montréal en 2015, Sébastien Bournac, le directeur du théâtre Sorano à Toulouse, vous a proposé de la réécrire en l'adaptant à la France. Comment s'est déroulé ce travail ?
Nous ne nous connaissions pas. Sébastien a pris contact avec moi via les réseaux sociaux. Quand il m'a fait cette proposition, je travaillais sur une transposition du texte à la Belgique. Je savais donc déjà qu'il ne s'agit pas seulement d'ajuster en remaniant la langue ou en modifiant les noms et les références. Il faut procéder à une réécriture en profondeur, qui amène à changer environ les trois quarts du texte. C'est un long processus, passant par plusieurs étapes de travail. J'ai d'abord effectué un parcours touristique en France, principalement à Toulouse, afin d'appréhender comment le pays se présente aux étrangers. Lors de séjours ultérieurs, j'ai fait des rencontres, certaines un peu plus ciblées par rapport aux personnages en cours de construction. Durant toute cette période, Sébastien et moi avons évidemment beaucoup échangé sur le texte à venir et sur ce que nous voulions défendre ensemble. Ces échanges, comme ceux que je peux avoir avec les cinq comédiennes, stimulent de manière essentielle ma dynamique d'écriture.

Qu'est-ce qui vous a semblé le plus notable durant votre immersion en France?
La société française m'apparaît plus hiérarchisée que la société québécoise, en particulier au niveau administratif. Ceci étant dit, mon travail d'investigation a démarré en 2018. Les constats que j'ai pu établir dans un premier temps ont dû être renouvelés sous l'effet de la pandémie de Covid-19, qui entraîne un bouleversement des normes et des relations sociales à l'échelle mondiale. Ce contexte transparaît forcément dans le texte et imprègne les personnages à des degrés divers.

Le titre de *J'accuse* reprend celui du plus que fameux pamphlet d'Émile Zola. Dans quelle mesure votre texte peut-il lui faire écho?
Aucunement (*rires*). Quand j'ai choisi le titre, j'ai bien sûr pensé à Zola et à l'affaire Dreyfus mais j'ai estimé que ce n'était pas si important, que le lien n'allait pas forcément être fait. Ce titre correspond parfaitement à ma pièce dans la mesure où chaque personnage féminin entretient des rapports d'accusatrice-accusée avec les autres. À un niveau plus large, les deux textes se font néanmoins sans doute écho, dans leur confrontation à l'ordre établi.

Avez-vous le sentiment que le théâtre contemporain – au Canada ou en Europe – manque de pugnacité, ne se saisit pas assez vigoureusement du réel?
S'agissant de l'Europe, pour ce que j'en perçois, j'ai le sentiment que c'est peut-être bien le cas. De façon générale, je pense qu'il est toujours difficile d'avoir le courage de ses convictions. Les artistes ont le privilège de pouvoir exprimer leurs opinions et traduire leurs impressions. Selon moi, ce privilège doit s'accompagner d'une grande responsabilité. À cet égard, s'emparer du réel et porter une parole militante, de façon vindicative ou plus intime, me semble très important.

J'accuse

15 au 24 mars / ThéâtredelaCité, 1, rue Pierre-Baudis, Toulouse / 05 34 45 05 05 theatre-cite.com

29 et 30 mars / Le Parvis, route de Pau, centre commercial le Méridien, Ibos (Tarbes) 05 62 90 08 55 / www.parvis.net

6 au 8 avril / Théâtre de l'Archipel, avenue du Général-Leclerc, Perpignan / 04 68 62 62 00 www.theatredelarchipel.org

13 et 14 avril / Théâtre Jean Vilar, 155, rue de Bologne, Montpellier / 04 34 46 68 40 theatrejeanvilar.montpellier.fr

REVUE DE PRESSE
INTRAMUROS N°463
Mars 2022, *Chronique de Jérôme Gac*

INTRAMUROS

Le dessous des planches
› Prises de parole

Au ThéâtredelaCité, Annick Lefebvre donne la parole à cinq femmes dans "J'accuse", état des lieux de la société française mis en scène par Sébastien Bournac.

Sébastien Bournac a invité la Québécoise Annick Lefebvre à réécrire sa pièce "J'accuse" pour la scène du ThéâtredelaCité, où doit être créée la version française. À la fois manifeste politique et confessions intimes, ce texte donne la parole aux femmes de la génération d'Annick Lefebvre, sous la forme de cinq prises de parole. Avec "J'accuse", créé à Montréal en 2015, puis adapté pour la Belgique deux ans plus tard, la dramaturge dit avoir voulu *« mettre de l'avant l'idée qu'un "militantisme du quotidien" pouvait être développé, au Québec, en 2015. Je voulais dire que chaque individu peut, à travers les connaissances pointues qu'il possède, poser des gestes concrets pour l'amélioration de la vie collective de tous. Or, moi, Annick Lefebvre, jeune auteure dramatique, comment est-ce que je peux utiliser mon bagage particulier pour éclairer notre société d'une manière différente ? Comment puis-je plonger dans un "militantisme de l'intime" ? Comment me pousser dans mes retranchements les plus radicaux ? Ma réponse à ces questions c'est "J'accuse". Cette pièce qui n'a rien à voir avec Zola ou l'affaire Dreyfus – sinon l'indignation devant l'état des choses. Cette pièce-portrait qui met la parole des femmes de ma génération de l'avant. Cette pièce féministe (oui, féministe!) qui s'éloigne des icônes de la mère, la vierge et la putain. Cette pièce où l'on s'ouvre la trappe par instinct de survie et par foi en des lendemains moins moroses. »*

© François Passerini

Secoué par la découverte à Montréal de la mise en scène de ces témoignages, Sébastien Bournac avoue : *« J'ai eu le sentiment de rencontrer une forme de théâtre à laquelle j'aspirais secrètement depuis très longtemps sans l'avoir imaginée aussi radicalement et lumineusement. Le théâtre qu'écrit Annick Lefebvre est un théâtre de parole où la langue est crue, le verbe haut, le propos sans compromission. Une écriture efficace et nécessaire qui gratte à la lame de rasoir les incohérences d'une société en mutation et en fait ressortir les paradoxes et les profondes vacuités avec un humour cinglant. Un théâtre qui bouscule l'écriture théâtrale. L'autre chose que je trouve fascinante, c'est que nous sommes face à une langue théâtrale radicalement en prise directe avec notre réalité. Ce qui lui confère une force performative incroyable. Le regard d'une autrice québécoise sur la société française m'intéresse. De façon plus générale, je me rends compte que je n'ai construit à ce jour que des compagnonnages avec des auteurs étrangers, le plus souvent francophones : Daniel Keene (Australie), Koffi Kwahulé (France, Côte d'Ivoire), Ahmed Ghazali (Maroc, Espagne), Jean-Marie Piemme (Belgique). J'ai besoin que mon travail de création se nourrisse d'une altérité culturelle ».*

Sébastien Bournac mettra donc en scène une nouvelle version de "J'accuse", fruit d'une résidence *« en immersion dans la société française pour ancrer dans notre réalité française ces portraits de femmes au bord de l'implosion »*, confie le directeur du Théâtre Sorano. Les comédiennes Astrid Bayiha, Agathe Molière, Julie Moulier, Clémentine Verdier et Jennie-Anne Walker restitueront *« cinq points de vue qui reflètent la diversité qui compose notre société et, surtout, condamnent toutes pensées simplificatrices qui ne s'attachent qu'au paraître. Ces cinq filles ne seront pas des personnages de théâtre, mais des citoyennes que nous croisons tous les jours dans la rue et qui, ici pousseront un cri de révolte. Elles nous parleront de notre pays, la France, de ses enjeux, de ses crises. Elles évoqueront notre culture, notre littérature, notre situation politique… Elles raconteront nos vies, nos rires, nos espoirs, nos solitudes et s'élèveront contre les systèmes qui oppressent, les idées qui enferment, contre une spirale sociale qui avale tout »*, poursuit Sébastien Bournac. "J'accuse" invite le spectateur à suivre le parcours et à entendre la pensée de cinq femmes *« pour dresser un état de la société française. Chaque prise de parole avec son urgence nous plongera dans une existence, avec tous les combats qui y sont menés, aussi intimes soient-ils »*, prévient le metteur en scène.

> **Jérôme Gac**

• Du 15 au 24 mars (du mardi au vendredi à 20h00, samedi à 18h00), au ThéâtredelaCité (1, rue Pierre-Baudis, 05 34 45 05 05, theatre-cite.com ou 05 32 09 32 35, theatre-sorano.fr)

REVUE DE PRESSE

BOUDU N°65

Mars 2022

BOUDU
MÉDIA ACTUEL D'ICI

@ Alice LEVEQUE

Théâtre

L'INSTINCT DE SURVIE

L'autre soir, je regardais Pépé le Moko à la télé. Gabin qui dit : « T'as tort de penser à des trucs. T'as pas l'habitude. C'est ça qui te fait mal à la tête. » Le lendemain, j'en ricanais encore en m'attelant à cette notule sur J'accuse, à l'affiche du ThéâtredelaCité du 15 au 24 mars. Fruit de « petites enquêtes d'observations sociales » sans rapport avec Zola, le quintuple monologue féminin de la Québécoise Annick Lefebvre a maintenant une version française, et c'est la Cie Tabula Rasa de Sébastien Bournac qui en a passé commande à l'auteur. En VO, il y avait une vendeuse de bas-nylon qui encaissait les coups, une patronne qui plaquait sa PME, une travailleuse sociale, une fan d'Isabelle Boulay, une fille de plume. « Que des filles avec de la drive et beaucoup (trop) d'ambition. Que des filles qui s'expriment par instinct de survie. » Chez nous, on trouvera d'autres accents mais les mêmes questions à vif qui taraudent les femmes, quand elles y pensent.

J'accuse (France) au TdlC du 15 au 24 mars, par le Sorano

REVUE DE PRESSE

CULTUREDECONFITURE.FR

16 mars 2022 *par Julien*

CULTURE Déconfiture

Les femmes s'emparent du Théâtre de la Cité

J'accuse. Un verbe qui vous fait immédiatement penser à Émile Zola. Et en effet, il y a un peu de ça dans l'écriture d'Annick Lefebvre. Et peut-être même des échos d'Olympe de Gouges. Car sa pièce *J'accuse* est un pamphlet. Cinq prises de parole au féminin pour dénoncer, pour faire entendre l'état de la société française contemporaine.

J'accuse, une adaptation française

Annick Lefebvre avait déjà écrit une version québécoise de sa pièce J'accuse en 2015. Lorsque le metteur en scène Sébastien Bournac l'a découverte, la pièce a trouvé un écho avec ses propres aspirations artistiques. Ainsi est née la commande d'une version française (alors même que la dramaturge œuvrait aussi pour une adaptation en Belgique).
Ce ne sont pas que le lexique et les tournures de phrases qui changent du québécois au français, ce sont aussi les références culturelles et l'ancrage dans l'actualité. Ainsi croise-t-on au détour de ces cinq récits le ténébreux Nikos Aliagas et entend-on quelques notes de Clara Luciani, Joséphine Baker… et Céline Dion !

L'écriture d'Annick Lefebvre est ciselée, les phrases forment presque des virelangues astucieux et périlleux. C'est un tour de force pour les cinq comédiennes de s'emparer de ce texte dense, puissant et retors. L'interprétation est impressionnante.

Portrait de cinq citoyennes d'aujourd'hui

On retrouve formellement dans J'accuse la signature scénique de Sébastien Bournac : le goût du monologue, celui du discours adressé directement au public, celui d'un décor non réaliste. On pense bien sûr au seul en scène *À vie* qu'il avait créé en 2021, mais aussi à *J'espère qu'on se souviendra de moi* en 2016 qui prenait déjà la forme de témoignages successifs. Cette fois, c'est aux femmes qu'il donne la parole.

Homme ou femme, on se reconnaît nécessairement dans ces témoignages, même si ces problématiques prennent une tout autre ampleur quand ils sont dits au féminin : une aide-soignante à domicile, une cheffe d'entreprise, une bibliothécaire, une fan de Céline Dion (c'était Isabelle Boulay dans la version québécoise et Lara Fabian dans la version belge) et une auteure contemporaine qui aurait pu être Annick Lefebvre herself. Les portraits-témoignages auraient pu encore être plus nombreux, mais ces 5 monologues permettent suffisamment de variations, de changements de style pour remplir d'émotions les 2h30 du spectacle.

REVUE DE PRESSE
LA DÉPÊCHE DU MIDI
19 mars 2022

« J'accuse » : Cinq femmes en colère

A coups de « C'est pas vrai que... », elles dénoncent les préjugés dont elles sont victimes. Mais pas que... « J'accuse » est proposé au Théâtre de la Cité jusqu'au jeudi 24 mars

Les cinq comédiennes- de choc- de « J'accuse »/DR .F. Passerini

C'est en 2015 que Sébastien Bournac avait découvert Montréal la pièce « J'accuse ». » J'avais été séduit par le texte et par la connivence qu'induisait la pièce avec le public » souligne-t-il. Quelques années plus tard, le directeur du Sorano voit à l'affiche à Bruxelles, cette même pièce dans sa version belge, le principe même de la pièce étant de dénoncer, à travers la prise de parole de cinq femmes, les maux dont elles souffrent et dont souffre leur société. Il demande alors à l'auteure, la québécoise Annick Lefebvre, de créer une version française dont il réaliserait ensuite la mise en scène. C'est aujourd'hui chose faite et voilà « J'accuse » proposé sur la scène du Théâtre de la Cité.

Avocates et procureurs de leurs propres vies

On prévient : ça balance sévère. Prenant chacune, successivement, la parole, à la fois avocates et procureurs de leur propre vie, elles dénoncent, à coups de « C'est pas vrai que », les préjugés qui leur collent à la peau. La première sera l'auxiliaire de vie sans vie. Assommée par un travail aussi morne que ses jours. Sans reconnaissance. Seule. Puis la chef d'entreprise, un brin autoritaire, contrainte d'en faire deux fois plus, parce qu'elle est une femme. Perdue entre les normes imposées, la survie de son entreprise, les demandes de ses salariés. Seule elle aussi. Pas le temps pour une famille. La troisième est une jeune femme noire vivant dans le 93, Française, née en France, se sentant pourtant, en permanence exilée dans son propre pays, marquée du sceau discriminant de la différence. En plein wokisme souhaitant entre autres déboulonner la statue de Colbert. Toutes accusent, crient leur douleur et leur rage. Puis, apportant une respiration manière de faire évacuer la pression, surgit la fan de Céline Dion qui, elle retourne le gant. Faible résultat culturel d'une époque, elle accuse l'auteure Annick Lefebvre de sa prétention culturelle. Pourquoi ce mépris ? A-t-elle, elle, réunit 55 000 fans dans un stade ? Ils servent à quoi ses mots ? Enfin, il y a la fille qui aime trop, qui souffre du chagrin d'une amitié rompue. Trop sensible pour ce monde de brutes, Une fille qui rêve d'un tendre hug.

Les monologues d'une belle longueur (un peu trop peut-être) sont lancés comme des boulets de canon par cinq comédiennes dont on saluera la performance, d'autant plus que quinze jours auparavant, fin février, les textes d'Annick Lefebvre n'étaient pas bouclés. Ça a du punch, ça claque, ça interpelle, on rentre dans ces vies avec, aussi, un peu d'effroi. « Je me suis vite aperçue qu'il ne suffisait pas de changer les références d'un pays à l'autre pour que les textes fonctionnent » soulignait l'auteure lors du bord de scène proposé jeudi, à l'issue de la représentation. « Je suis venue des mois en France et ce « J'accuse » c'est ce que pays peut représenter pour les étrangers ». Le tableau, une Eau-forte, est à découvrir jusqu'à jeudi au Théâtre de la Cité.

Nicole Clodi

Au Théâtre de la Cité, samedi 19 mars à 18h et du mardi 22 au jeudi 24 mars à 20h. Tarifs : de 12 à 20 €. Tel 05 34 45 05 05

REVUE DE PRESSE

GAZETTE DU MIDI

21 mars 2022

Théâtre. Au Théâtre de la Cité jusqu'au 24 mars.

J'accuse!

Sébastien Bournac, le directeur du Théâtre Sorano, met en scène, pour la compagnie Tabula Rasa, *J'accuse*, d'après le texte d'Annick Lefebvre. *J'accuse* dresse un état de la société française à travers le regard incisif et l'humour cinglant de l'autrice québécoise. Elles sont cinq. Elles ragent. Ces femmes prennent dangereusement la parole comme d'autres prennent les armes. Elles exposent leur vie banale, déterminées par instinct de survie à s'élever contre ce qui les étouffe, pollue leur quotidien et entrave leur avenir: préjugés, racisme, injustices sociales, inertie des dirigeants, oppression d'un système... Une partition verbale et visuelle en prise directe avec notre réalité, qui hurle à l'amour et vous percute en pleine face.

Une coproduction du Théâtre du Sorano et du Théâtre de la Cité.

0534450505

www.theatre-cite.com

REVUE DE PRESSE

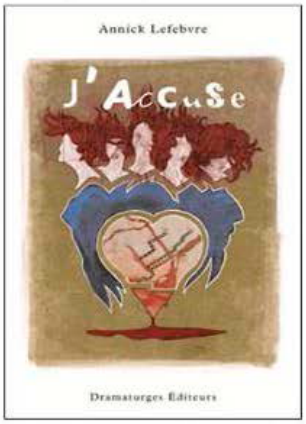
LE TRAVAILLEUR CATALAN

15 avril 2022

Paroles de femmes

L'Archipel proposait trois représentations de « J'accuse (France) », un texte féministe de la québécoise Annick Lefebvre réécrit pour la France.

L'équipe de l'Archipel s'attache à faire connaître la riche diversité des auteurs de théâtre d'aujourd'hui. La québécoise Annick Lefebvre fait partie de cette génération de créateurs profondément immergés dans la société de leur temps et qui entendent en faire bouger les lignes. Son texte *J'accuse*, écrit en 2015 pour une mise en scène à Montréal, n'a pas grand-chose à voir avec celui de Zola, si ce n'est la même vocation de dénonciation. Il met en scène cinq femmes, au Québec, aux débuts de leur vie d'adulte, qui exposent leurs expériences de vie. Le but avoué de l'auteure étant de « *décortiquer l'ADN du Québec en 2015, ce qui était refoulé, en donnant voix à des gens qui s'expriment peu.* » Le metteur en scène Sébastien Bournac, fasciné par cette réalisation, a demandé une réécriture pour la France, « *j'avais envie de parler de la France maintenant.* » D'où cette recréation franco-québécoise pour laquelle Annick Lefebvre s'est prise au jeu de « *décortiquer l'ADN français pour livrer des constats, montrer ce qui nous déchire et ce qui nous fait rire.* » Sur une scène faiblement éclairée, au décor minimaliste, cinq femmes vont défiler, chacune déclamant un long monologue lourd de ses rancœurs, de ses failles, de ses aspirations. Cela va de l'auxiliaire de vie pour personnes dépendantes, à une groupie d'Isabelle Boulay et Céline Dion, en passant par une PDG cynique, une fille de l'immigration en butte aux discriminations, à une amoureuse envers et contre tout, peut-être une image inversée de l'auteure, ou une façon de lui régler son compte. La forme est originale et les cinq comédiennes épatantes de talent et d'abattage. C'est pathétique, souvent drôle, vrai manifeste féministe, salutaire combat contre les préjugés et mise en lumière des dysfonctionnements de la société française. Du théâtre de haut niveau d'exigence, parfois difficile à suivre…Cinq monologues, tout de même !



N.G.

REVUE DE PRESSE

I/O GAZETTE

31 mars 2022 *par Pierre Lesquelen*

Écrire du fucking théâtre

« J'accuse » est en train de devenir une oeuvre mondiale. Le metteur en scène toulousain Sébastien Bournac a commandé à Annick Lefebvre une réécriture française de ce texte crée à Montréal en 2015, qui a déjà connu une version belge deux ans plus tard. Les cinq récits féminins qu'il juxtapose sont traversés par une icône chaque fois différente (Isabelle Boulay au Québec, Lara Fabian en Belgique, et ici Céline Dion), des effets de réel bien sûr modifiés, mais surtout des enjeux sociaux et politiques qui sont imposés par le pays où ils s'incarnent.

Il est tout à fait passionnant qu'Annick Lefebvre problématise en permanence son geste d'écriture et de réécriture. A l'heure où le théâtre de témoignage (celui de Didier Ruiz, de Julie Bérès…) cherche souvent à confondre l'acteur-rice et son personnage, un pur geste d'autrice pourrait sembler trop fictionnel et trop vampirisant. Lors de la quatrième intervention, le dispositif se retourne contre l'autrice, d'abord interpelée par la protagoniste (« Celle qui adule ») qui l'accuse de vouloir enliser (comme « Mouawad ») ses héroïnes dans le pathos et la dévotion naïve, puis forcée d'apparaître elle-même pour s'exposer et froisser le fucking theatre qu'on lui reproche par une percée définitive du réel. A cette mise à l'épreuve du réalisme oral s'ajoute une confrontation permanente de la rhétorique et de l'intime. Alors que le titre du spectacle laissait supposer une charge permanente des discours, confortée par la dénomination périphrastique des deux premières intervenantes (« celle qui implose » et « celle qui agresse »), ces témoignages souvent rythmés par l'anaphore opposent à la traditionnelle rhétorique masculine une parole plus tremblante, plus indisciplinée, moins linéaire et d'autant plus indomptable.

Le texte d'Annick Lefebvre illustre alors ce que théorisait Hélène Cixous quarante ans plus tôt dans « Le Rire de la méduse » : l'homme s'exprimant face à une assemblée n'engage que le masque alors que la femme y met tout son « corps. » La mise en scène de Bournac poursuit intelligemment cette dialectique, puisque chacune des interprètes évolue dans une zone indéterminée entre l'espace public (celui où le discours est forcé de se formaliser, de s'adresser) et l'espace intime, où ce discours se brise, perd ses grands effets rhétoriques puisqu'il est dit d'abord pour soi. La scénographie, faite de structures modulable armées de projecteurs souvent éteints, fait elle aussi de la scène le lieu d'un concert en berne, qui préfère aux chanteuses à voix et à leurs poèmes universels des femmes aux mots pesés et singuliers. Les cinq actrices (mention spéciale pour Julie Moulier) sont opportunément choisies et dirigées car elles allient une maîtrise verbale et une fragilité performative, qui déformalise encore davantage la matière textuelle qu'elles ont à dire. Les mouvements un peu obligés de la scénographie, qui délimitent à chaque témoignage un nouvel espace dont nous peinons parfois à cerner la nécessité dramaturgique, redoublés par des effets sonores et visuels parfois superflus, auraient pu être contenus pour donner plus de performativité et moins de théâtralité à ce « J'accuse » qui montre à nouveau que Sébastien Bournac (depuis « A vie » au Festival d'Avignon) s'engage dans une réinvention judicieuse du théâtre testimonial.

REVUE DE PRESSE
SNOBINART.FR
14 avril 2022 *par Peter Avondo*

Sébastien Bournac fait du f*cking théâtre avec « J'accuse »

À peine sortie de création, la version française de J'accuse de l'autrice québécoise Annick Lefebvre prend vie jusqu'à ce soir au Théâtre Jean Vilar de Montpellier. Sous la direction de Sébastien Bournac, les cinq comédiennes au plateau portent un texte puissant et criant de quotidienneté.

Au commencement était le verbe. Non, on ne vous parle pas du plus grand best-seller de tous les temps, mais bien de la dernière création de la compagnie toulousaine Tabula Rasa, qui présente jusqu'à ce soir à Montpellier un *J'accuse* des temps modernes qui renoue avec l'essence du texte au théâtre. Initialement écrite au Québec, puis adaptée pour la France par son autrice Annick Lefebvre, cette pièce nous sort incontestablement de notre confort de spectateur pour partager, le temps d'une représentation, les douleurs, les peines, les joies aussi et les ambitions des cinq femmes qui prennent tour à tour la parole.

Le plateau est presque nu. Seulement quelques éléments techniques, quelques rails de projecteurs, des portants et des câbles jonchent la scène sans logique apparente. Comme laissés là par hasard à la fin d'une répétition écourtée, comme un message adressé au public qui dirait « Voilà, il y a le théâtre des apparences et celui qui se vit. C'est celui-ci qui va se jouer ce soir ».

L'écriture de Lefebvre est suffisamment précise et juste, puissante dans sa banalité, pour s'affranchir des fards et des grands décors. *J'accuse* se défait même des dialogues. Chacune des cinq comédiennes vient se confier aux spectateurs dans un long monologue avant de laisser place à la suivante. C'est osé, on a presque affaire à cinq pièces mises bout-à-bout si ce n'était le lien qui les unit malgré elles. C'est osé, mais ça fonctionne. À tel point que je me suis parfois laissé surprendre à retrouver un esprit Lagarce dans ces paroles. Pas dans la structure des textes à proprement parler, mais dans l'importance donnée à chaque terme, dans cette capacité à transformer des mots du quotidien en performance de théâtre.

Mais d'ailleurs, pourquoi ces cinq femmes ont-elles besoin, là, de se retrouver sur une scène pour parler de leurs vies ? Qu'ont-elles à nous dire ? Beaucoup et peu, en vérité. Beaucoup parce que le flux de leurs paroles est important, parce qu'enfin on les laisse s'exprimer sans les interrompre, et parce qu'on est arrivé à ce moment crucial où il faut que ça sorte. Peu, aussi, car après tout aucune de leurs situations respectives n'est vraiment extraordinaire. Bien au contraire et c'est de cette écrasante normalité qu'elles tirent leurs introspections, leurs bilans de vie, leurs constats.

Nous évoquions ce qui les lie, ces femmes aux vies bien différentes. Le voilà le nœud de connexion, cet ordinaire d'où découle aussi un autre point commun : le parcours de confession. Et là, quitte à pousser à l'extrême l'intellectualisation de la pièce, on en vient à comparer chaque prise de parole avec un deuil. L'une après l'autre, les comédiennes finissent par suivre le même schéma, ces fameuses phases du deuil qui passent par le déni, la colère ou la résignation. Tour à tour, les personnages se déconstruisent du regard d'autrui pour enfin se reconstruire

en traçant leur propre voie. En s'accrochant à des repères à priori anecdotiques que sont les émissions de télé ou les chanteuses populaires, elles laissent tomber leurs masques et se retrouvent face à elles-mêmes.

On notera enfin un travail de la scénographie qui porte crédit à l'ensemble, notamment par la lumière qui évolue en douceur au gré des confessions, et qui parvient même à se faire oublier de par sa pertinence. J'accuse est décidément une performance collégiale réussie, un pari gagnant pour Tabula Rasa et Sébastien Bournac qui proposent un « fucking théâtre » ancré dans la réalité.

REVUE DE PRESSE

L'ŒIL D'OLIVIER [LOEILDOLIVIER.FR]

15 avril 2022 *par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore*

Aux femmes etcétéra…

Au théâtre municipal Jean Vilar de Montpellier, Sébastien Bournac, directeur du Théâtre Sorano à Toulouse, porte à la scène la version française de J'accuse, une pièce coup de poing de l'autrice québécoise Annick Lefebvre. Portée par cinq comédiennes lumineuses et engagées, cette galerie de portraits en creux des femmes d'aujourd'hui frappe juste et fort.

Ce n'est pas vrai qu'hier l'on m'a vu dans les rues de Montpellier. Ce n'est pas vrai que je chante à tue-tête dans la voiture qui m'emmène dans le quartier de la Paillade, La Grenade de Clara Luciani ou Pour que je t'aime encore de Céline Dion. Ce n'est pas vrai que je ne connaissais pas le Théâtre Jean Vilar. Ce n'est pas vrai que le texte d'Annick Lefebvre qui emprunte son titre au fameux *J'accuse* de Zola, s'en inspire assurément. Ce n'est pas vrai que ce n'est qu'une pièce de femmes.

En finir avec les clichés

À travers une succession de paroles commençant par Ce n'est pas vrai, cinq femmes de toutes origines, de tous milieux sociaux, tentent d'esquisser en creux le contour de leur identité , de leur caractère, de leur place dans la société. S'amusant des préjugés qui leur collent à leur peau, des clichés qui font d'elles forcément des archétypes, elles se libèrent douloureusement parfois, férocement souvent, des faux semblants qu'une société qui range tous les individus dans des cases en fonction du genre, de la couleur de peau, du métier. Mots crus, méchantes cabales et autres reflexes de pensées pavloviennes, elles étrillent les bien-pensances, les normes, élèvent leur voix contre les carcans qui les enferment, les systèmes qui oppressent, les idées qui les réduisent à des stéréotypes.

Portraits crachés

Aide-soignante inévitablement mal fagotée, cheffe d'entreprise forcément masculine, femme noire évidement étrangère, fan de Céline Dion indubitablement bimbo sans cervelle, autrice aux amitiés particulières nécessairement lesbienne, Annick Lefebvre croque en prêchant le vrai, le faux des personnalités types de citoyennes françaises. Plume acérée, humour volontiers cinglant, l'autrice canadienne, à la demande de Sébastien Bournac, pose son regard incisif, lucide, sans concession sur la société française et adapte son uppercut théâtral au contexte socio-politique hexagonal. Dénonçant la capacité de chacun de cataloguer, elle offre à cinq femmes- fictives et pourtant bien réelles – la possibilité d'exprimer leur rage, leur frustration, leur fêlure au-delà de leur apparence, de leur image papier glacé.

Confessions intimes

La plume étant plus efficace que l'épée, la douce Astrid Bayiha, la pétillante Agathe Molière, la détonante Julie Moulier, la délicate Jennie-Anne Walker et la flamboyante Clémentine Verdier donnent avec talent fou et engagement, leur voix, leur physique, leur personnalité à cette moitié de l'humanité, ces femmes de l'ombre, ces mères, ces amantes, ces célibataires, ces asexuées, ces êtres uniques autant que communes. Exposant sans filtre la banalité de leur quotidien, égratignant leur belle et figée image d'Épinal, elles brisent tabous, fausses vérités, rompent

les liens avec un système qui malgré les évolutions a bien du mal à se répartir d'une forme endémique de patriarcat et de colonialisme, qui les étouffent et les étouffent.

Vitalement nécessaire

Fraîchement créée au ThéâtredelaCité à Toulouse, *J'accuse [France]* arrive au terme d'une première tournée test. Mise en scène avec justesse, épure et ingéniosité par Sébastien Bournac, la pièce brûlot d'Annick Lefebvre fait feu de tout bois, touche juste en titillant nos consciences depuis trop longtemps engourdies et apathiques aux petites violences du quotidien. Resserré, peaufiné, le spectacle, déjà très prometteur, fait partie de ces œuvres vitales et nécessaires pour changer demain, édifier les nouvelles fondations d'une société plus juste, plus égalitaire, plus humaine. Une claque théâtrale, un défouloir aux frustrations qui fait un bien fou !

REVUE DE PRESSE
WWW.SCENEWEB.FR
31 décembre 2023, *par Fanny Imbert*

Astrid Bayiha, l'amour et l'engagement pour un théâtre qui rassemble

Comédienne, metteuse en scène et autrice, Astrid Bayiha porte sur le monde un regard d'une grande sensibilité, avec toujours comme horizon de ne jamais rompre le pont qui relie le théâtre à son public.

©François Passerini

On pourrait penser qu'elle sait où elle va, la démarche assurée, solaire, le long des quais de la Villette, à Paris, proche desquels elle habite. C'est pourtant une parole qui sinue et qui se dévoile par touche lorsque nous l'interrogeons sur sa vision du théâtre : Astrid Bayiha à des certitudes, mais aussi beaucoup de pudeur, et un questionnement constant chevillé au corps.

En tant que comédienne, elle a joué pour Stéphane Braunscheweig, Arnaud Churin, Bob Wilson, Irène Bonnaud, ou encore Eva Doumbia. Cette saison, elle est Angela Davis sous la direction de Paul Desveaux, elle a incarné madame Turner dans Welfare de Julie Deliquet dans la Cour d'honneur du Palais des Papes et a présenté sa réinterprétation du mythe de Médée au théâtre de la Tempête. Trois figures féminines aussi fortes que multiples qui, bien que différentes, tutore l'artiste. "Ce sont des femmes puissantes qui, d'une manière ou d'une autre et à des degrés différents, transgressent ce qui leur est imposé" sourit-elle.

La magie, avec Médée

Avec M comme Médée, présenté en novembre au théâtre de la Tempête, la metteuse en scène explore à travers un camaïeu de textes et de langues différentes le mythe de la mère infanticide et exilée, pris en charge par un choeur de femmes. "Il y a eu un avant et un après M. comme Médée, confit-elle. C'est assez magique ce qu'il s'est passé à la Tempête, l'accueil du public s'est montré au-delà de ce que j'imaginais."

Médée, cette magicienne trahie et chassée est une figure qui la hante depuis ses cours au Conservatoire national d'art dramatique où elle fait la rencontre marquante de Sandy Ouvrier qui lui propose d'interpréter le texte de Sénèque. Déjà dans Mamiwata, sa première mise en scène crée en 2015, Médée était présente, jumelée à un autre mythe issu des sociétés afro-descendantes : la mamiwata, la sirène, la fille des eaux.

Travailler la figure de l'étrangère, pour Astrid Bayiha, ce n'est pas anodin. "J'en suis une. Même si je suis née en France, on me voit de par mon identité comme une étrangère." Dans chacune de ses créations la multiplicité des langues intervient dans l'espoir de "créer des ponts entre les cultures, entre les mondes".

Le courage, avec Welfare

Jouer dans la Cour d'honneur du Palais des papes, ça représentait "un rêve" admet-elle. Elle nous a ému dans Welfare, l'adaptation du documentaire de Frederick Wisemanp, sous la direction de Julie Deliquet. "J'ai touché du doigt la sensation de rencontrer un vrai collectif, une vraie troupe. C'est quelque chose qui me manquait depuis de nombreuses années". Elle y incarne Madame Turner, maman célibataire, qui lutte face à une administration implacable. Mère courage, livrée à elle-même, c'est une réalité qu'elle connaît. "Moi aussi je suis une mère célibataire et ma mère m'a élevée seule à partir de mes 9 ans. Même si je ne connais pas la même précarité que mon personnage, je sais ce que ça veut dire parfois de devoir prendre des décisions seule."

Fille d'enseignants en comptabilité gestion et en physique-chimie, elle se souvient d'un grand-père écrivain qui l'a emmené sur le chemin de la littérature. Chez elle, on écoutait de la musique camerounaise, d'où sa mère est originaire, mais aussi de la variété française ou encore Michael Jackson. "Encore aujourd'hui ma mère est mon plus grand soutien" souffle-t-elle.

La lutte, avec Angela Davis

Pour Paul Desveaux, avec qui elle avait déjà travaillé dans Pearls en 2013, qui retraçait le parcours de Janis Joplin, elle prend cette fois les traits d'Angela Davis. Si l'incarnation d'une figure emblématique encore active dans l'histoire contemporaine relève du défi, le pont pour la rapprocher d'elle n'a pas été difficile à bâtir. "Je partage beaucoup de ses pensées notamment celles qui parlent de convergence des luttes et d'intersectionnalité. Ça a été passionnant de découvrir le chemin qui l'a mené jusqu'au bout de sa réflexion".

Pour l'artiste, aucun projet n'est choisi au hasard. Dans J'accuse, de Sébastien Bournac, elle incarne une femme noire qui ne se sent pas intégrée dans son pays natal. "Je n'ai pas les mêmes frustrations que mon personnage, mais le racisme systémique existe, il est là, on ne peut pas faire comme s'il n'existait pas".

Alors, quand on lui demande si la colère intervient parfois, Astrid Bayiha préfère sourire. "On réfléchi forcément à la violence lorsqu'on incarne Angela Davis par exemple. Et je peux entendre, que part moment il y ait besoin de se défendre, avec les moyens nécessaires. Tout simplement par souci de survie." Cet été, la mort de Nahel Merzouk à Nanterre, tué le 27 juin lors d'un contrôle de police, la heurte profondément, d'autant qu'elle intervient lors des premières représentation de Welfare. "On se demande à cet instant précis si le théâtre à encore son importance quand le monde continue de tourner aussi mal."

Mais plutôt que la colère, elle préfère parler d'engagement et s'investit, à travers une poésie toujours intelligemment menée et l'amour des belles rencontres, dans un théâtre qui "plutôt que tracer des frontières, créé des ponts entre les gens".

REVUE DE PRESSE
FOUD'ART [FOUDART-BLOG.COM]
12 janvier 2024 *par Frédéric Bonfils*

J'accuse [France] : Un Théâtre Audacieux et Révélateur de Notre Société

La pièce 'J'accuse [France]', une création audacieuse de la dramaturge canadienne Annick Lefebvre et mise en scène par Sébastien Bournac, se présente comme une œuvre puissante interrogeant profondément la société française contemporaine.

Ce théâtre d'introspection et de provocation, à travers cinq portraits de femmes, dresse un tableau vivant de diversité, de lutte et d'engagement, reflétant les préoccupations sociales, raciales et politiques actuelles.

Diversité des Voix Féminines et Imagerie Sociale

Ces femmes, issues de différents milieux, sont représentées dans leur vie quotidienne, leurs luttes et aspirations, offrant une multitude de perspectives sur la société. De l'aide-soignante à l'autrice elle-même, chaque monologue est une fenêtre ouverte sur des expériences souvent méconnues, exprimant une urgence et une vérité crues.

Évolution et Adaptation Culturelle

Depuis ses débuts en 2015 à Montréal, 'J'accuse' a su évoluer et s'adapter aux nuances du contexte français. Cette démarche témoigne de l'engagement de Lefebvre et Bournac à saisir l'essence de la société française, préservant ainsi l'impact politique et la charge émotionnelle de la pièce.

Un Puzzle de Perspectives

Les personnages, chacun avec ses propres douleurs et solitudes, forment le cœur vibrant de l'œuvre. Ils posent une question cruciale : chaque femme a-t-elle ses propres combats ? L'enjeu est d'unifier ces voix en un récit harmonieux. La transposition de cette pièce, conçue initialement pour un public canadien, dans le paysage français, semble avoir légèrement atténué son tranchant social et politique.

Performances et Mise en Scène

Les performances des actrices, notamment Julie Moulier, Astrid Bayiha et Nabila Mekkid, sont remarquables et constituent l'un des atouts majeurs de la pièce. Le travail de Bournac sur la mise en scène, avec ses choix minimalistes mais efficaces, met en valeur ces talents. Néanmoins, certains monologues auraient gagné en impact avec plus de concision.

Défis de Longueur et de Cohérence Thématique

Bien que riche en contenu, la longueur de la pièce tend parfois à éparpiller son message politique, créant une impression de dispersion. L'objectif de Lefebvre, de mettre en exergue les préjugés et injustices, aurait gagné en clarté avec une approche plus ciblée. La multitude des sujets abordés, bien qu'illustrant la complexité sociale, peut parfois nuire à la cohérence du message.

Un Cri de Révolte et d'Espoir

En dépit de ces limites, 'J'accuse [France]' demeure une œuvre théâtrale majeure, un vibrant appel à la conscience collective. Elle incarne le lien entre le théâtre engagé et les réalités sociales, restant fidèle à son esprit de militantisme. Cette pièce représente un espoir de changement, en écho aux aspirations et défis d'une génération en quête de sens.

REVUE DE PRESSE

BAZ-ART.ORG

14 janvier 2024 *par Jade SAUVANET*

J'accuse [France] : Scène ouverte sur la société française

Vous connaissiez les télécrochets qui s'exportent dans tous les pays ? The Voice qui vient du pays des tulipes pour s'installer au studio 217 de la Plaine Saint Denis, en région parisienne. Désormais, la voix traverse les buzzers des jurés pour s'installer sur un plateau de théâtre. C'est le défi de la dramaturge Annick Lefevbre. J'accuse est la version française de cette pièce, écrite par l'autrice québécoise Annick Lefebvre, et qui connaît donc une version originale au Québec. En France, c'est sous la mise en scène de Sébastien Bournac, également directeur du théâtre Le Sorano de Toulouse. Ce spectacle est le fruit d'une commande de réécriture passée par le metteur en scène à l'autrice québécoise.

À la tête de la compagnie Tabula Rasa, créée en 2003, le metteur en scène angle sa création sur les nouvelles écritures dramatiques, qui foisonnent en Europe et renouvellent le genre loin des lamentations classiques (et antiques), grâce aux compagnonnages d'auteurs vivants tels que Daniel Keene (dramaturge australien) ou Ahmed Ghazali (je découvre certains noms en même temps que vous).

Ce nom de pièce J'accuse, bien qu'à l'origine québécois, est bien français : on ne peut s'empêcher de penser à l'article d'Emile Zola ou plutôt le pamphlet dénonçant l'antisémitisme systémique, sous fond d'Affaire Dreyfus publié dans le journal L'Aurore en 1898. mais voici le J'accuse version 2024 : cinq femmes qui succèdent sur le plateau avec comme seule arme de dénonciation, leur voix.

Elles sont cinq : il y a l'aide-soignante à domicile qui implose, la patronne de PME qui perd l'espoir et plonge dans le cynisme, la femme racisée noire qui vit dans le 93 et dénonce le racisme systémique, la super fan de Céline Dion (eh oui tous en cheour devant Pour que tu m'aimes encore) et la figure de l'autrice en crise, prête à entreprendre une introspection sur ses amitiés. Cinq destins qui se relaient, dont les vies n'ont aucun lien entre elles. Et pourtant ce ne sont que des personnages de théâtre mais des citoyennes qui pousse un cri de révolte, que l'on pourrait croiser dans la rue. Ces cris s'élèvent contre les systèmes qui oppressent, les idées qui enferment, contre une spirale sociale qui avale tout en France. L'idée de Lefevbre est de décortiquer l'ADN français à l'aide d'une enquête de terrain et de recueil de témoignages. Parmi ces derniers, l'autrice semble se représenter ou du moins, s'envoyer un message. Elle en profite, même, pour se prendre entre les quatre murs de l'autodérision : elle est (la fameuse et traditionnelle) artiste en crise sous un ton grincant. Ou sa quatrième protagoniste, première représentante du fan club de Céline Dion, lui reproche de ne pas la prendre au sérieux, de la défigurer. C'est à ce moment précis que la dramaturge québécoise réalise son J'accuse en direct, un mea culpa vers le monde du théâtre ainsi que le mouvement Metoothéâtre. Pour quelle raison s'excuse-t-elle ? Pour avoir joué ses précédentes créations à maintes reprises au théâtre de la Colline, dirigé par Wajdi Mouawad. Ce dernier avait convié à son ami Bertrand Cantat en 2011 puis en 2021, la musique de scène de ses spectacles, Des femmes et Mère.

L'été 2011, le chanteur jugé coupable du meurtre de Marie Trintignant en 2003 venait tout juste de purger sa peine. Il s'était retiré de la scène du festival parce que Jean-Louis Trintignant y était lui aussi programmé par France Culture. En 2021, il n'a fait aucune apparition publique.

Avant que les projecteurs s'irradient, on se retrouve face à une scène, allez disons-le, en bordel complet… Des caissons qui traînent, deux installations qui attirent notre curiosité… Quand la scène s'illumine, tout prend forme : la scénographie très sobre repose sur 4 blocs de lumières qui créent différentes ambiances en fonction des émotions des personnages : le vert pour le dégoût, l'écarlate pour la colère ou encore le bleu pour le désespoir.

Ces femmes, issues de différents milieux sociaux, nous interpellent sur les injustices de la société française, pour ne citer que la crise structurelle du système de santé qui déshumanise, mais aussi ses beautés et vertus : retenons la célébration de l'amitié comme mère des amours ainsi que Céline comme reine des karaokés. Pour nous, la découverte de la plume incisive de Lefevbre est un bonheur !

REVUE DE PRESSE

PLUMECHOCOLAT [PLUMECHOCOLAT.WORDPRESS.COM]

18 janvier 2024 *par Flore-Aline Colmet*

J'accuse

Au théâtre, il a toujours été question des femmes, du Lisystrata d'Aristophane à Féminines de Pauline Bureau, en passant par la Phèdre de Racine et l'Antigone d'Anouilh. Parmi toutes les propositions qui ont visé ou visent à dire qui étaient les femmes d'avant-avant-avant-hier, d'aujourd'hui, de demain ou du 22ème siècle, toutes n'ont cependant pas la même justesse et la même acuité. Avec J'accuse, version France, la Compagnie Tabula Rasa nous emmène dans l'intime des femmes d'aujourd'hui, dans leurs rêves et leurs désillusions, dans leurs combats et leurs défaites, dans leurs engagements et les obstacles rencontrés.

Initialement créé au Québec par l'autrice Annick Lefebvre, le spectacle a été adapté pour la Belgique puis pour la France, autour de cinq « archétypes » de femmes qui, chacune à sa manière, poursuit son rêve d'une vie ordinaire pour l'humanité mais avec une touche de ce qu'elle voit comme extraordinaire. Ces cinq monologues sont tous liés par un fil d'or, celui de l'aspiration au bonheur et des ambivalences qu'elle recèle souvent, des espoirs et des obstacles qui se dressent sur les chemins de chacune.

Dans chacune de ces cinq partitions, on sent l'engagement total des comédiennes qui nous donnent autant de frissons que d'émotions, dans la langue magnifiquement précise et ciselée d'Annick Lefebvre, qui est incontestablement une amoureuse des mots et du verbe, qu'elle manie avec autant de verve que de poésie. A travers ces caractères à la fois singuliers et emplis de résonances à nos histoires à toutes (et tous), elle questionne notre regard sur la vie, l'amour, le travail, nos peurs des autres et leurs peurs de nous, ce que la société accepte ou n'accepte pas, comment prendre sa place et autres questions profondes sur nos identités et nos intimités.

Marchant en funambule sur ce fil d'or tendu par le metteur en scène (Sébastien Bournac) avec une scénographie surprenante, en tant que spectatrice ou spectateur, l'on se laisse porter par la douceur de celle qui a choisi d'aider les autres (Agathe Molière), par les doutes de celle qui a assumé son héritage en dépit des mises en garde et se montre intransigeante malgré elle (Julie Moulier), par la détermination de celle qui a vu ses rêves devoir céder face au préjugés mais refuse de cesser de les poursuivre (coup de coeur pour Astrid Bayiha), par la sensibilité de celle qui sait qu'elle poursuit une chimère mais qui en revendique le droit si ça lui fait du bien (Nabila Mekkid) et par la fragilité de celle qui vit passionnément dans son monde à elle (Jennie-Anne Walker).

S'il suit un fil, le spectacle se ressent, du moins pour moi, comme composé de deux parties, l'une à la fois très ancrée dans notre culture et très universelle dans les « accusations » et réflexions qu'elle apporte, l'autre davantage tournée vers l'idéal de cette autrice prolixe et sa volonté d'apporter des schémas de pensée qui sortent du cadre. Selon nos personnalités, l'on peut évidemment se laisser plus toucher par l'une ou par l'autre, ou voir l'une comme le miroir inversé de l'autre. Je vous souhaite de pouvoir vous faire votre opinion si dans les semaines ou mois à venir ce spectacle vient en tournée près de chez vous.

REVUE DE PRESSE
CULT.NEWS
18 janvier 2024 *par Capucine de Montaudry*

cult. news

« J'accuse », l'exutoire théâtral d'Annick Lefebvre et Sébastien Bournac

Colère, indignation, rage, peu de textes théâtraux incarnent avec autant de force la révolte contre la société. Cette pièce aux hautes résonances politiques s'enracine dans ce que cinq femmes ont de plus intime. Leur quotidien les oppresse et elles déversent leur trop plein au cours de cinq monologues successifs qui plongent dans une grande perplexité sur la finalité du propos.

J'accuse est le fruit d'une collaboration entre la dramaturge montréalaise Annick Lefebvre et le metteur en scène Sébastien Bournac, également fondateur de la compagnie Tabula Rasa. D'abord montée dans une version montréalaise, la pièce a été adaptée successivement dans une version belge et une française. Le titre, lui-même chargé de sens historico-politique, est éloquent sur le principe critique qui anime ce projet. En effet, chacune des cinq femmes qui monte sur scène mitraille à sa manière la société qui l'oppresse en laissant exploser sur scène sa révolte.

Il y a l'aide-soignante à domicile (Agathe Molière), la patronne de PME (Julie Moulier), la femme française racisée qui vit dans le 93 (Anaïs Gournay ou Astrid Bayiha), la fan de Céline Dion (Nabila Mekkid), la figure de l'autrice montréalaise torturée (Jennie-Anne Walker). Trois figures socio-politiques et prototypiques, avant que la pièce ne prenne un virage plus serré vers l'obsession fanatique qui se fait d'abord auto-critique, puis auto-plaidoyer. Ce revirement est déconcertant au regard de la structure de la pièce et de sa cohérence.

Une masterclass textuelle

J'accuse est un chef-d'œuvre jubilatoire pour tous les amoureux d'une langue incisive et efficace. Certains moments pourraient même passer pour des textes de slam. Annick Lefebvre fait un recours très intelligent à toutes les figures de répétition possibles et imaginables : les pensées sont martelées par les anaphores, qui reviennent dans chaque intervention, avec en première ligne l'expression « C'est pas vrai que ». Chaque femme rejette tous les préjugés et les idées faussement reçues sur sa propre condition, qui dans leur bouche deviennent ridicules et franchement drôles. Il y a également un nombre phénoménal d'allitérations, d'assonances, de dérivations et de résonances phoniques qui créent une redondance sonore absolument jouissive. À cet égard, le texte récité par Agathe Molière est une master-class. Son élocution particulière fait entendre toutes les subtilités de la langue d'Annick Lefebvre.

La structure elle-même de la pièce est une spirale, de la récurrence du « C'est pas vrai que » à la structure des trois premières interventions. Il y a la révolte, mais aussi la reconnaissance d'un certain bien, qui transparaît à différents niveaux. L'attention, parfois l'attendrissement de l'aide-soignante pour ses patients ; la sensibilité de la patronne de PME au bon travail de son stagiaire issu de l'immigration, la jeune femme française racisée qui aime profondément un pays n'acceptant pas son amour. Les cinq femmes se font écho et se répondent les une aux

autres, de celle qui subit la hiérarchie à celle qui la domine (quand on reste dans l'espace de sa PME), de l'affirmation qu'elle n'est pas raciste à celle qui subit au quotidien la réduction de sa personne à la couleur de sa peau.

Les cinq personnages féminins sont emportés par leurs paroles (et nous saluons la qualité d'interprétation de ce texte à la rythmique exigeante). Chacune tourne obsessivement autour des mêmes sujets, tout est poussé à l'extrême. Les idées exprimées, notamment sur la rétribution des méfaits colonialistes, sont poussées à l'extrême. Tout est martelé, jusqu'à la récurrence de Céline Dion, qui exaspère chaque protagoniste. Sa plus grande fan rattrapera tous les commentaires désobligeants.

Un défouloir sans réelle profondeur

Sur le plan politique, le projet est clair : créer un exutoire pour celles et ceux qui s'indignent contre leur propre situation, à travers diverses figures subissant à leur manière les défauts d'une société qui se veut (et se dit) progressiste et égalitaire. Ces critiques que l'on entend dans le débat public et qui s'incarnent dans de multiples événements, quotidiennement, sont jetées à la figure par les trois premières femmes qui montent sur scène. Celles-ci enfoncent des portes ouvertes dans la lutte contre la société. Entendre les explosions et les critiques qui en découlent est évidemment capital, mais aussi très redondant, et dans ce cas précis la scène n'apporte pas grand chose de plus que la sphère publique : c'est une transposition bien écrite de la révolte dans un contexte théâtral. L'autrice veut-elle nous mener ailleurs que dans la monstration d'une frustration collective ?

Le revirement étrange vers l'auto-critique est un choix surprenant. La première partie de ce plaidoyer à travers la fan de Céline Dion est terriblement longue, d'autant qu'on ne comprend plus où la pièce va en venir. La figure de la prosopopée et la constante provocation dans l'adresse à Annick Lefebvre semblent un simple moment de violence gratuite et injuste, d'autant plus absurde que la femme se focalise sur une soi-disant haine qu'Annick Lefebvre aurait pour Céline Dion. Elle pourrait apparaître comme cette sorte de voix intérieure qui ronge l'artiste-dramaturge, ultime intervention de la pièce, et qui semble constituer cette fois une auto-justification à travers sa souffrance intime et pathétique. Angoisse, dépression, amour inconditionné et déçu, difficultés proprement liées à la situation d'écrivain, rien n'est laissé de côté pour susciter la pitié.

Cette partie de méta-théâtre, dans laquelle elle va jusqu'à s'excuser de cette fin déprimante, est vraiment déconcertante. Tout se passe comme si elle entreprenait de neutraliser toute critique en se montrant à nu, dans sa fragilité. Ce choix artistique, d'un certain point de vue, sape toute la force hargneuse qui s'exerçait dans le « J'accuse » des quatre premières interventions et avait quelque chose de jubilatoire.

La cohérence générale se trouve évidemment dans la révolte contre l'oppression, quoique la fan de Céline Dion apparaît davantage en colère contre une personne en particulier qu'oppressée par la société. Mais au-delà du radicalisme politique, la pièce montre de nombreuses contradictions, notamment celle du vécu intime par rapport aux idées et aux principes, une faille qui aurait pu être mieux exploitée. Chacune des femmes a ses contradictions, ce qui les rend davantage humaines que leur haine déversée.

REVUE DE PRESSE

20H30LEVERDERIDEAU.FR

18 janvier 2024 *par Prisca Cez*

« J'accuse » Théâtre 13

Des idées, des vies et des femmes, voilà l'essentiel même de « J'accuse ». L'une après l'autre, elles se dévoilent avec pudeur, enthousiasme et passion. Etes-vous prêt à être touché en plein coeur?

Quand on entend « J'accuse » on pense aussitôt à l'article rédigé par Émile Zola au cours de l'affaire Dreyfus et publié dans le journal « L'Aurore ». Mais là, il n'en est rien de raconter cette histoire là en particulier. Par contre le pamphlet, le style de dénonciation, est celui utilisé pour nous percuter, nous toucher en plein coeur. Annick Lefebvre a écrit des témoignages au Canada. Elle a fait quelques adaptations pour la France surtout dans les références culturelles. Céline Dion va en prendre pour son grade, malgré elle. Mais c'est pour la plus grande satisfaction des spectateurs qui vont en rire de bon coeur.

Astrid Bayiha, Nabila Mekkid, Agathe Molière, Julie Moulier et Jennie-Anne Walker incarnent des femmes fortes, enflammées, enfiévrées, captivantes, électrisantes… Elles arrivent sur scène avec une présence et on n'a qu'une envie : les écouter. On admire leur maîtrise de leur texte, seule face au public. Elle dénonce l'injustice, la violence, la discrimination, la souffrance… Entre les moments de tristesse, transparaît l'espoir, si infime soit il. Comment ne pas être touché autant par leur performance que la force des mots? C'est impossible. Et ainsi les deux heures passent très vite avec la vraie satisfaction d'être là pour profiter de ce moment exceptionnel et rare.

Sébastien Bournac et Pascale Bongiovanni inventent une scénographie simple et impactante. Cela saute aux yeux quand on rentre dans la salle. On voit ce grand plateau occupé principalement de spots. Ces derniers vont bouger et s'allumer selon les témoignages poignants. Leur densité varie selon l'impact émotionnel à transmettre. Le son créé par Loïc Célestin contribue à amplifier ce que l'on ressent. Les vibrations techno raisonnent en nous. Nous sommes embarqués dans cette aventure singulière où rires et larmes se mélangent. Au final, on aimerait bien se lever et crier bravo, seulement, il faut laisser un temps à ce que l'on ressent.

Un spectacle époustouflant et touchant qui nous saisi de la première à la dernière minute. Vous aussi vous aurez envie d'écrire votre « J'accuse ».

REVUE DE PRESSE

WWW.LOEILDOLIVIER.FR

L'ŒIL D'OLIVIER
chroniques culturelles et rencontres artistiques

19 janvier 2024, *Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore*

Nabila Mekkid, bête de scène

Fan de Céline Dion au Théâtre 13 dans J'accuse [France] de Sébastien Bournac, la comédienne et chanteuse, ancienne candidate de The Voice, fait le show.

Quel est votre premier souvenir d'art vivant?

J'ai découvert le spectacle vivant tardivement, quand j'ai été prise au Conservatoire d'Art Dramatique de Toulouse. Les premiers spectacles dont je me souviens et qui m'ont particulièrement marquée à l'époque sont ceux de Pippo Delbono et de Rodrigo Garcia. Avec Pippo Delbono, j'ai découvert des interprètes fantastiques, inattendus, qui n'étaient pas nécessairement dans les normes sociales et physiques. Et puis, la beauté des images créées sur un plateau, toujours sublimées par la musique. Chez Rodrigo Garcia, c'est plutôt le texte qui m'a marqué, et le côté performatif, radical et politique du geste artistique.

©François Passerini

Quel a été le déclencheur qui vous a donné envie d'embrasser une carrière dans le secteur de l'art vivant ?

Je pense que c'est quand j'ai découvert le travail de Howard Buten, lorsque j'avais 14 ans. C'est un artiste qui a plusieurs casquettes : auteur de romans, musicien, clown et psychologue spécialisé dans les troubles du spectre autistique. Il a beaucoup travaillé en troupe. J'ai trouvé génial toutes ces potentialités convergentes, ça a probablement été un déclencheur pour moi à ce moment-là. J'aime depuis toujours l'idée du décloisonnement, de la multiplicité des possibles artistiques, qui ouvrent la notion de partage et d'intersectionnalité.

Qu'est-ce qui a fait que vous avez choisi d'être comédienne et chanteuse ?

Je suis comédienne de formation et chanteuse musicienne autodidacte, j'ai depuis longtemps ressenti l'urgence d'exister à travers un plateau, de faire entendre ma voix. Me rendre visible à l'endroit où je me place, en tant que femme, lesbienne, racisée, c'est évidemment politique. Mais c'est aussi un espace intime, de liberté, d'affirmation de soi. Prendre et donner la voix, ouvrir des espaces de prise de conscience, d'écoute, de partage, c'est ce qui me donne du sens. Et toujours avec cette sensation d'urgence.

Le premier spectacle auquel vous avez participé et quel souvenir en retenez- vous ?

C'était en tant que musicienne. J'avais fait la bande originale du spectacle Le Mariage de Gombrovitch par le collectif Mind the gap.
Le souvenir que j'en garde, c'est le stress de chanter faux ou de louper un top. Et aussi, le plaisir d'accompagner en musique les acteur.rices, de sentir leur énergie et de m'y poser, j'ai aimé cette concentration, cette écoute.

Votre plus grand coup de cœur scénique ?
Mes coups de coeurs sont l'artiste Rébecca Chaillon, notemment son spectacle Carte noire nommé désir, et le spectacle Cécile de Marion Duval avec Cécile Laporte. BRUT, RADICAL.

Quelles sont vos plus belles rencontres ?
Mes plus belles rencontres ce sont les équipes qui constituent les projets dans lesquels je joue. J'ai eu la chance de développer des relations de confiance, des amitiés parfois, en tous cas de très beaux liens que se sont tissés avec les actrices, les metteureuses en scène, les équipes techniques dans tous le processus de création. Je n'ai pas envie de citer un nom en particulier, il y a eu beaucoup de « plus belles rencontres » !

En quoi votre métier est essentiel à votre équilibre ?
Mon métier me permet de trouver un espace hors temporalité, qui m'est nécessaire. Il me permet aussi un espace de libre expression de l'intime, qui m'est libérateur et qui transforme ma fragilité en énergie.

Qu'est-ce qui vous inspire?
Actuellement, ce qui m'inspire c'est d'écouter le morceau Adrianne Lanker steam boat et de lire Abdellah Taïa, Vivre à ta lumière.

De quel ordre est votre rapport à la scène ?
Musicalité, rythme, sonorité, respiration, interprétation… Pour moi, un texte se joue comme une chanson, c'est une partition dans laquelle je me dois d'être précise et libre à la fois, dans le même temps.

À quel endroit de votre chair, de votre corps, situez-vous votre désir de faire votre métier ?
Gorge, coeur, poumon !

Avec quels autres artistes aimeriez-vous travailler ?
J'aimerais beaucoup travailler avec Rébecca Chaillon, Pippo Delbono et Christiane Jatahy.

À quel projet fou aimeriez-vous participer ?
Une scène improbable, sauvage, jouer avec des éléments naturels, par exemple dans les calanques, avec un coucher de soleil. Sinon, au Louvre ou autre grand musée, pour m'inscrire dans l'Histoire et dialoguer avec son épaisseur, ses échos, mêler ma voix à tout ça.

Si votre vie était une œuvre, quelle serait-elle ?
Une musique : Kosmic blues de Janis Joplin
Un film : Exil der Tony gatlif
Un livre : Garçon manqué de Nina Bouraoui